

LETTRE D'ITALIE

LE COUVENT DE CORBARA

ROME, 17 avril 1880.

Au moment où vous recevrez cette lettre, le P. Didon sera certainement déjà arrivé en Corse, où, suivant les ordres du général des Dominicains, il va passer quelque temps au couvent de Corbara.

Je l'ai vu le jour même de son départ : je venais de lire dans un journal de Paris un entrefilet annonçant la mesure disciplinaire qui lui avait été infligée et je tenais à connaître la vérité à ce sujet. Le meilleur moyen de l'apprendre était sans contredit de s'adresser directement au P. Didon. C'est ce que je fis. Je me rendis donc au couvent de la Minerve, où je rencontrais le P. Didon dans le corridor conduisant à sa cellule, au moment même où il allait sortir.

Je me présentai en quelques mots et lui exposai le but de ma visite et mettant sous ses yeux l'entrefilet en question.

—M'autorisez-vous à démentir la nouvelle ? lui dis-je.

Il lut fort attentivement quelques lignes puis me répondit en souriant.

—Il n'y a rien à démentir mon cher monsieur : tout est vrai ; la nouvelle et les détails qui l'entourent sont de la plus scrupuleuse exactitude.

—C'est donc une punition...

—Vous l'avez dit. Je pars ce soir à dix heures.

Nous sortimes ensemble du couvent, et je l'accompagnai rue della Panetteria, où il allait voir un de ses amis. En route, nous causâmes de sa disgrâce, nous causâmes, j'emploie ce mot à dessin. Le P. Didon m'a, en effet, parlé franchement, cordialement, et s'est exprimé sur son cas d'une façon telle, qu'on aurait pu croire que la mesure de rigueur dont il était l'objet, ne l'atteignait en aucune façon, on eût dit véritablement qu'il ne s'agissait pas de lui.

—Ah ! c'est qu'il y a de la discipline chez nous ! On me mande de Paris : j'arrive aussitôt : trois jours après, on m'annonce que je dois faire mon paquet et aller respirer l'air de la Corse. Vous voyez, la chose est ou ne peut plus simple. Il n'y a qu'à obéir. Mon paquet est déjà fait : il n'est pas gros du reste, et ce soit même je "file."

—Mais, en somme, de quoi vous accuse-t-on ?

—On ne me l'a pas dit et on n'était pas tenu de me le dire.

—Et Léon XIII. qui paraît si conciliant...

—Le Saint-Père n'en sait peut-être rien. Quand le colonel d'un régiment doit l'unir un inférieur, il ordonne et l'inférieur obéit. C'est là mon histoire, mon cher monsieur. Je croyais parler le langage de l'Évangile, je croyais pouvoir démontrer les harmonies profondes de l'enseignement du Christ et des aspirations des peuples. Je voulais concilier la foi avec la science, rapprocher les fidèles des infidèles, sous la lumière rayonnante de l'esprit de Dieu. C'était, paraît-il, un sujet trop délicat et auquel il ne fallait pas toucher, et comme on vient que je ne l'oublierai pas, ou n'envoie en Corse pour me donner le temps de bien graver cela dans ma mémoire.

—Mais la voie est tracée et, sans doute, elle sera suivie.

—Peut-être. Cependant, je le regretterais au fond, car l'exemple qu'on vient de donner me porte à croire que cela amènerait des scissions.

—Votre disgrâce va avoir certainement du retentissement en France.

—Je le regretterais encore. Je tiens cependant à ce que l'on sache que je me soumettrai toujours et pour tout aux ordres de mes supérieurs.

Nous étions arrivés à la rue Panetteria : nous nous serrâmes affectueusement la main et nous nous séparâmes.

**

On ne saurait trop féliciter le P. Didon de la résolution qu'il a prise. En effet, c'est le propre des grands esprits de se

soumettre, quand l'orgueil ne dépasse pas le talent. En partant pour la retraite qui lui a été assignée par son supérieur, le P. Didon ne peut que gagner dans l'estime de ceux qui ont entendu sa voix éloquente, soulevant l'auditoire, enlevant les sympathies...

L'exil le grandira, l'exil ! car c'est bien un lieu de deuil pour lui, qu'un couvent relégué sur une colline de la Corse, entouré de quelques hameaux déserts ! Quelque résignation qu'il mette à s'incliner, la transition est brusque : de Paris à Pigna ! de la Trinité à l'église de Corbara !

Il ne faudrait pas que l'imagination parisienne poussât trop loin les suppositions fâcheuses : qu'on n'aille pas lancer le P. Didon dans un de ces maquis fantasmagoriques, hérissés d'escopettes et de stylots d'où il ne sortira que par miracle. Rassurez-vous : il n'aura pas besoin, pour cette fois, de se vouer à saint Léon, à saint Loup ou à sainte Geneviève.

Il est un proverbe, un dicton, comme vous voulez, qui fait de la Balagne le jardin de la Corse et de Pigna le jardin de la Balagne.

Le couvent des Dominicains est situé précisément sur la limite du territoire de ce petit village.

Mignon—étrange réminiscence quand on parle d'un serviteur de Dieu. Mignon aurait trouvé en cet endroit la réalisation de son rêve ; partout des citronniers, partout des orangers, partout des oliviers. Et contrairement à l'habitude de leurs compatriotes, les habitants sont les plus paisibles du monde.

A quelques pas au-dessus du couvent est le mont Saint-Angelo, d'où l'on peut oublier pour quelques instants les Champs-Elysées et le jardin des Tuilleries ; point de statues, point de monument c'est vrai, mais la nature a voulu compenser ce que la main de l'homme n'a pas encore fait.

Je viens de dire que les habitants de cette contrée sont très calmes. Autrefois, ils avaient, en outre, la réputation d'une excessive simplicité. On raconte, en effet, qu'un jour, ces braves gens se prirent de querelle avec les habitants de la ville voisine, au sujet d'une de ces tours placées là et la sur le rivage de la Corse. Ils n'avaient pas encore d'avocats. Si c'était aujourd'hui ! — Ils résolurent donc de se rendre eux-mêmes justice Corse. Ils rassemblèrent tout ce qu'il y a de cordes dans le village pour... pendre leurs ennemis ? — Non. — Ils s'élançèrent vers... la tour, la lèvent et... Les cordes se tendent. — Jugez de leur joie quand ils s'aperçoivent qu'ils avancent : ils croient que la tour les suit. L'idée que les cordes pouvaient s'allonger ne leur passa jamais par la tête ; ils finirent cependant par comprendre quand tout se rompit et qu'ils se trouvèrent à terre. L'histoire ne nous dit pas s'ils se corrigèrent ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'ils peuvent, en fait de naïveté, rendre des points aux Béotiens de l'antiquité.

Mais revenons au P. Didon et à son couvent.

Si le personnel n'en est pas changé depuis peu, il aura pour compagnon des fils de doges vénitiens et de ministres napolitains ; malheureusement ils sont Italiens et il est Français ; la vie ne sera donc pas des plus faciles pour lui, non pas qu'il y ait antipathie, au contraire ; mais les relations ne peuvent pas être fort agréables quand on ne se comprend que peu ou pas.

Le P. Didon n'est pas le seul personnage de l'ordre qui ait passé par là. Un dominicain fusillé pendant la Commune—son nom m'échappe—fut le premier restaurateur du couvent de Corbara. Le P. Vincent Vonutelli, beau-frère du général Kansler, ministre de la guerre de Pie IX, y a passé de longs jours. C'est là peut-être qu'il a mûri le projet de sa croisade destinée à reconquérir le domaine temporel du Saint-Siège. Fils d'une des plus riches familles de Rome, il aimait beaucoup son souverain, mais il croyait qu'il devait y avoir une forte différence entre la manière de penser et d'agir de saint Pierre et celle de ses successeurs.

Il n'était sans doute pas éloigné des idées du P. Didon et les mêmes vues ont

eu pour tous deux les mêmes conséquences.

Espérons cependant que le général de l'ordre, le P. Larocca, ne voudra pas laisser trop longtemps enseveli dans le silence l'illustre disciple de Dominique, et que bientôt il nous sera permis de le revoir au milieu de nous, comprenant plus sainement qu'il ne l'a fait, les devoirs et la mission d'un grand orateur chrétien. X.

Le Globe (de Londres) raconte une histoire bizarre qui donne une idée de l'immensité du palais d'Hiver et des facilités qu'il offre aux mal intentionnés :

Du temps de Nicolas, père du czar actuel, un certain noble de sentinelles furent placées sur les toits du palais pour veiller contre le feu ou les malfaiteurs.

Trouvant que la température là-haut n'était pas aussi agréable qu'on pouvait le désirer, cette garde permanente finit par trouver le moyen de monter sur le toit des matériaux pour construire des guérites ou des cabanes, qui furent installées sous le couvert des cheminées.

Les troupiers parvinrent à s'établir si commodément et si confortablement, que ceux d'entre eux qui étaient mariés songèrent qu'avec l'espace dont ils disposaient, ils pourraient se mettre bien plus à leur aise.

En conséquence, les femmes et les familles, les unes après les autres, trouvèrent le moyen de se hucher sur les plates-formes impériales. Plusieurs des célibataires, devant cette occasion tentante de s'établir économiquement, prirent femme aussi, et, au bout de quelque temps, une colonie considérable s'était formée.

On ne saurait dire jusqu'à quel point ce village parasite se serait développé, car les familles aménèrent des animaux domestiques. La volaille se multiplia d'une façon surprenante, les chèvres devinrent si nombreuses et si prospères dans cette atmosphère vivifiante, qu'à la fin l'île vint à la colonie qu'elle pourrait ajouter une vache à la basse-cour.

Nous ne savons comment l'animal fut hissé, mais le fait est que cela arriva et fut la cause de la ruine de la colonie. Les mugissements de la vache frapperent les oreilles officielles, qui provoquèrent une enquête, dont le résultat fut la destruction de la petite société aérienne.

On disait à cette époque que l'empereur de Russie avait si peu confiance pour sa sécurité personnelle, que personne ne savait jamais dans quelle chambre il irait dormir.

On tenait toujours un certain nombre de chambre à couche prêtes et inoccupées, et, au moment d'aller se reposer, le czar se glissait mystérieusement dans l'une d'elles qu'il venait de choisir à l'instant même.

PLUS DE TEMPS DE GENE

Cessez de tant dépenser pour beaux habillements et riche nourriture, contentez-vous d'une bonne et saine nourriture, de vêtements à meilleur marché ; procurez-vous plus des choses indispensables et absolument nécessaires à la vie en général, et particulièrement cessez de requérir les services si dispendieux des charlatans ou de faire un si grand usage de ces médecines sans valeur qui ne font que du mal et enrichissent les propriétaires, mais placez votre confiance dans ce remède simple et pur—les Avers de Hulblon—qui guérissent toujours et ne coûtent qu'une bagatelle—vous verrez des temps meilleurs tout en jouissant d'une bonne santé. Esseyez-le une fois.

Voir une autre colonie.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait des siennes ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT de MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre.

Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-simile de CURTIS et PEETKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfiez des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifie instantanément le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable.

Elle guérit le douleur au côté, au dos ou aux intestins,

le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillérée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (en crème si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la boîte.

Les maladies

Des enfants, attribuées à d'autres causes sont souvent occasionnées par les vers. Les PASTILLES VERRIFUGES

DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnaît absolument infallible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

1 Les abonnés qui ne collectionnent pas L'OPINION PUBLIQUE pour la faire relier nous obligent beaucoup en nous envoyant les Nrs. 1 et 10 de cette année, que nous voulons bien payer à raison du prix d'abonnement.

10

Morte pour s'être serré les pieds

Oyez, mesdames, dit *Gil Blas*, la triste fin de miss, et ayez un pleur pour ce martyr de la mode.

Miss G...., demoiselle d'honneur de la reine Victoria, assistait dernièrement à Londres au mariage d'une de ses amies. Cette jeune personne, miss G.... était fort belle, habituée à se mettre avec goût ; mais elle avait la dangereuse manie de se chaussier si étroitement, qu'en vérité, on ne sait comment elle obtenait l'équilibre en marchant. Au mariage de son amie, elle dut briller au premier rang, comme demoiselle d'honneur. La cérémonie était longue, fatigante, comme le sont ces sortes de fêtes. Epaisse de lassitude, miss G.... ne s'efforça pas moins de résister au bruit, à la chaleur, à toutes les douleurs d'un encoragement meurtrier. Mais une douleur plus grande la fit, vers la fin de la cérémonie, chanceler et pâlir.

Peu à peu elle s'inclina, poussa un soupir et tomba. On se hâta de la transplanter dans une autre pièce. L'évanouissement persiste. On la dépourvait de ses robes, on la délace, et la vie revint pas.

Enfin on s'avisa de la déchausser, on arracha avec peine la soie qui étrangle ses pieds. Miss G.... poussa alors un soupir et mourut en disant, " C'est l'émotion d'avoir vu la mariée." Le médecin déclara qu'elle était morte, non pas du plaisir excessif d'avoir vu la mariée, qu'elle voyait tous les jours à la cour de la reine, mais d'une concession célébrale produite par le reflux au cerveau du sang comprimé par les bottines. Le mot de miss G.... est sublime, il efface celui d'Aria : *Non dolet*.

Dans certains pays d'Europe, et notamment en Suède, on est parvenu, sinon à faire disparaître la plaie de l'intempérance, du moins à en supprimer les plus grossiers abus. La fabrication ainsi que le débit des liqueurs est permise, mais sous des restrictions telles qu'on ne peut en faire une spéculation. C'est-à-dire que cette industrie est sous l'intendance d'employés du gouvernement, de même que toutes les branches de l'administration publique. Le privilége de l'exercer est accordé exclusivement à une seule compagnie dans chaque ville ou village. Cette compagnie n'en réalise les bénéfices pour elle-même qu'au montant de six pour cent sur le capital qu'elle y a mis, le surplus étant versé dans le trésor public. Les actionnaires de ces compagnies ne peuvent eux-mêmes s'occuper du débit des liqueurs, lequel est confié à des personnes dont le salaire est fixé par le gouvernement, de sorte que ni les fabricants, ni les détailleurs n'ont aucun intérêt à activer ce commerce. C'est là le trait essentiel de ce système ; c'est sur ce point que pivote toute la réforme déjà opérée à cet égard, réforme qui a produit, ainsi que les faits l'attestent, un bien sensible au point de vue de l'ordre social et des bonnes mœurs. En outre, le gouvernement en dérive un revenu très considérable qu'il applique naturellement à l'allégement de l'impôt.

COMMENT ON OPÉRERA DANS CINQ CENTS ANS

L'application des grandes découvertes de la science aux besoins usuels de la vie, a donné à un journal l'idée de nous montrer comment on opérera dans cinq cents ans :

La scène se passe dans le cabinet de travail d'un homme assez âgé, dans une localité quelconque de l'Australie.

Le maître télégraphie à l'office, et Jean apparaît à l'orifice d'un tube dans lequel il a été monté par une machine à air comprimé.

—Jean, allez dans la remise et gonflez le ballon de famille : ma femme et ma fille s'élèveront vers quatre heures pour aller à Calcutta, chez M. Kohlson, où elles sont invités à un bal. Puis, brossez bien mon petit ballon et gonflez-le aussi, car il faut que je me rende tout suite à la Bourse, à Londres ; mais je pense être de retour ayant quatre heures pour accompagner ma femme et ma fille pendant une centaine de milles. Ces dames rentreront vers deux heures du matin ; mais, comme en ce moment les nuits sont très obscures, vous ferez allumer la lumière électrique par un des singes, de façon qu'elle porte à une distance de deux ou trois cents milles.

Ah ! j'attends demain quelques amis de Hong-Kong et de San Francisco ; n'oubliez pas de télégraphier à Chevet, à Paris, pour lui commander des pâtes à la Napoléon XVIII, et le prévenir que nous les voulons tout chaud à cinq heures et demie.

Cette fantaisie sur la manière de vivre de l'avenir, qui nous fait sourire aujourd'hui, est peut-être au-dessous de ce qu'elle sera réellement dans cinq siècles.